UN ECRIT D'ALAIN PROFESSEUR

- L'inédit d'ALAIN que voici, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Nationale sous la référence NAF 17728, est daté, de la main de l'auteur, de l'année scolaire 1921-1922. Sur le cahier qui témoigne des occupations professionnelles du maître, on trouve - avec les noms des neuf muses ! - la liste alphabétique des élèves des classes d'Agro. et de 1^{ère} sup. dont il avait la charge au Lycée Henri-IV. Plus, des dates de composition et même des sujets de dissertation...¹).

Quant à l'écrit, ce qui frappe sous les deux titres suivis l'un, « *Morale Individuelle* », de onze textes, et l'autre, « *Notions de Sociologie* », de cinq, c'est le choix, l'ordre et, en quelque sorte, la façon de lier les thèmes présentés en tant qu'elle caractérise un mouvement de pensée qui fait doctrine. Il ne s'agit donc ni de propos, ni de définitions comme ALAIN en écrira plus tard, mais pas davantage de notes préparatoires. Il y a là l'affirmation comme d'un seul jet, cette affirmation dont le maître disait qu'elle est l'essentiel du langage et le propre du jugement.

Parfois un trait par rapprochement de mots antérieurement utilisés, ou quelque formule puissante qui devait être reprise sous forme de recherche plu tôt que de développement : ce qu'indiquent encore les termes isolés entre parenthèses ou entre deux points, l'appel aux exemples ou à des sortes de greffes sur les sujets évoqués.

- Ainsi, comme ce fut souvent le cas dans l'enseignement d'ALAIN, le programme disparaît-il en tant que divisé en parties au sens scolaire du mot : les notions se distinguent par l'autorité du langage pour se rencontrer dans la conscience d'une même orientation, sous l'égide, ici sensible, de DESCARTES et d'Auguste COMTE, selon une pensée toute proche des *81 Chapitres* et du *Système des Beaux-Arts*, avec le ton, déjà perceptible par moment, qu'on trouvera dans *Les idées et les âges*.

¹ « Lettre d'un ingénieur à son jeune frère pour l'exhorter à ne pas négliger les études littéraires ». Ou encore, daté de mai 1922: « Une fée offrant de donner une des vertus à votre fils, laquelle choisirez-vous, et pourquoi ? ». Et immédiatement après le texte sur la sagesse « Le Savant et le Pédant » ; « Rapport de la Culture Physique et de l'éducation morale » ; « Rapports de la Tempérance avec les autres vertus ».

MORALE INDIVIDUELLE

1 - Des passions

« *Nul n'est méchant volontairement* » dit Platon. L'homme dès qu'il occupe la situation de spectateur ou d'arbitre, n'approuve jamais le voleur, le perfide, le lâche, l'ivrogne, l'extravagant, le paresseux, le niais, le fanatique. Il rougirait de leur ressembler. Le même homme, à l'occasion, se laissera entraîner et emporter par un tumulte et une sédition à l'intérieur de lui-même. Dans la chaleur de la discussion, il sera fanatique et sot ; la chaleur des festins le jettera dans l'extravagance et l'impudence. La colère le rendra brutal, injuste, méchant. L'intérêt et la peur d'être pauvre le pousseront à tromper dans les marchés, à réduire les salaires autant qu'il pourra, à prendre le plus riche pour maître et modèle, et à plaider contre le bon sens. « Je vois le bien, disait Ovide, et je fais le mal. » On appelle à juste titre *Passions* ces mouvements intérieurs qui mettent si souvent en déroute nos meilleures intentions. L'homme qui n'a point réfléchi là-dessus ne croit jamais à la puissance des passions tant qu'il n'en subit pas les effets. « Je saurai m'arrêter » dit le buveur. « Je travaillerai demain » dit le paresseux. « Je ne revendiquerai jamais que mon droit » dit l'avare. Le lâche s'imagine aisément qu'il bravera tout. Le violent, après la colère, jure toujours qu'on ne l'y reprendra plus. C'est pourquoi il est utile d'apprendre à vouloir, par réflexion sur les passions et sur leurs causes.

Il est ordinaire que l'on confonde les intérêts et les passions. Il est pourtant clair qu'un homme irrité risque sa vie pour de faibles causes ; que la peur rend imprudent, que l'intempérant trahit ses secrets et se rend méprisable. Et la passion des procès fait voir que les intérêts eux-mêmes, dès qu'on les soutient avec fureur, sont aussitôt sacrifiés à un aveugle désir de vaincre et de punir qui ruine le plaideur. Si les hommes agissaient selon leur intérêt, les problèmes humains, de la paix, de l'ordre, de la richesse, seraient bien plus aisés à résoudre.

2 - Le Corps humain

Nos actions, nos sentiments et nos pensées dépendent évidemment de nos besoins « d'abord vivre ». Mais on se ferait une pauvre idée des passions, si l'on ne considérait pas l'agitation inutile qui accompagne toujours les mouvements utiles. Un cavalier novice ne fait pas tous les mouvements utiles : en revanche il en fait qui sont inutiles et même nuisibles, ce qu'on exprime en disant qu'il a peur.

Par la structure du corps humain, toute impression qui réveille un muscle ou un groupe de muscles s'irradie aussitôt, soit par les communications nerveuses, soit par la contagion du mouvement lui-même. Il en résulte une agitation confuse, très pénible et très fatigante, qui se traduit par contracture, tremblement, troubles de circulation et de respiration. La peur est le premier moment de l'alerte physiologique, et il faut toujours apprendre à la dominer.

L'emportement suit naturellement la peur. Quand l'action est faite sans retenue, il en résulte une violence du corps sur lui-même, qui excite tous les muscles et les porte à travailler tous jusqu'à épuisement. Le mot *Irritation* pris dans le sens médical explique le mécanisme de la colère; toute la colère est dans un accès de toux. La revendication, les reproches, la haine, bien loin d'être les causes de la colère, en sont au contraire les effets. L'enfant crie parce qu'il crie, comme le cheval galope parce qu'il galope.

La fatigue termine naturellement la colère; et le sommeil met fin à toutes nos actions et à toutes nos pensées dès que la peur ou le besoin ne nous sollicitent plus. Il faut considérer le sommeil, et la somnolence, encore plus agréable, comme un régime biologique qui, comme les deux autres, s'entretient de lui-même. Le tumulte de la peur est directement contraire au courage; le tumulte de l'irritation est l'ennemi propre de la tempérance; le sommeil, parce qu'il engourdit d'abord la pensée, est la cause principale de la sottise. Toutes ces passions ensemble, quand elles se rapportent à nos besoins, expliquent assez l'injustice.

3 - *Le Courage*

La peur est une sorte d'esclavage dont les causes sont en l'homme même. La timidité le montre bien, qui est une sorte de maladie d'imagination. Dans tous les cas on peut dire que la peur ne diminue point le danger, et que presque toujours elle l'augmente. La peur est aussi contraire à la prudence qu'au courage. Que l'homme prenne le parti de s'abriter, ou au contraire d'agir malgré un danger évident, il veut toujours se gouverner lui-même et non agir convulsivement. Dès que la peur force la volonté, l'homme éprouve de la honte, et surtout par réflexion et souvenir. Il se voit déshonoré à ses propres yeux, même si son action n'a pas eu de témoin.

L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. Les Anciens appelaient Grandeur d'âme ou Magnanimité cette disposition à ne pas se laisser troubler par de petites choses. Et cette vertu ne se sépare pas de la bonne tenue, qui résulte d'une sorte d'entraînement gymnastique. La puissance sur soi-même, qui est la vraie noblesse, est le meilleur signe de courage.

4 - *La Générosité*

Le courage ne peut donc pas être jugé par un spectateur. Un homme peut passer pour lâche alors qu'il n'est que prudent; il peut être loué pour son courage alors qu'il sait bien que la peur annulait entièrement sa volonté. L'ivresse de l'alcool peut rendre insensible, et offrir les apparences du courage. La conscience est le seul juge, et là-dessus ne se trompe jamais.

Il y a pourtant les signes du courage ; ce sont les signes d'une volonté toujours imperturbable, et d'abord dans les actions communes et faciles. Par là le courage tient à la Tempérance et à la dignité extérieure. L'Honneur, par ses règles, cherche

toujours le vrai courage, et attache le mépris à tous les signes tumultueux qui annoncent une nature mal gouvernée. C'est pourquoi les jugements de l'Honneur définissent indirectement toutes les vertus et même la justice. Il est permis de soutenir ses opinions et de veiller aux intérêts d'argent, mais il n'est pas élégant de se laisser aller à la colère et à l'injure.

Descartes veut appeler Générosité cette vertu qui consiste à la fois dans le sentiment du Libre Arbitre et la ferme résolution de n'en jamais man quer. Cette vertu est l'âme de toutes les vertus, mais elle se rapporte plus directement au courage. Il y a un genre de désespoir qui vient non des événements extérieurs, mais du sentiment que l'on a d'être sans force, pour le présent et pour l'avenir, contre ses propres passions. Ce désespoir est au fond de tous les vices ; l'ivrogne, le joueur, le lâche, le brutal, le paresseux, le sot se croient condamnés. N'ayant plus d'espérance, ils n'essaient même pas de vouloir. Et, comme il n'y a que l'espoir et la ferme confiance en eux-mêmes qui puissent les guérir, la triste opinion qu'ils ont d'eux-mêmes est aussitôt vérifiée. Le premier devoir de la volonté est donc de s'affirmer elle-même comme libre, sans attendre les preuves

Je suis maître de moi comme de l'univers. Ainsi la générosité est la reine des vertus. [Kant, avec d'autres mots, disait que le premier devoir est de se croire libre.]

Tous les peuples esclaves sont dominés par un fatalisme de sentiment d'après lequel il est inutile de vouloir contre le destin. L'homme ne peut ni savoir, ni inventer, ni changer son sort s'il ne croit d'abord et sans autre preuve, qu'il est capable de vouloir, et de réaliser ce qu'il veut ; car les preuves ne manquent jamais à celui qui n'ose pas vouloir; mais en revanche, les preuves ne manquent pas à celui qui sait vouloir; seulement il faut d'abord vouloir et agir. La vertu propre de tous les inventeurs, de tous les réformateurs, de tous les bienfaiteurs est une foi invincible en eux-mêmes, d'où ils tirent le courage de lutter contre les choses et contre l'inertie de leurs semblables. La foi, autant qu'elle mesure les obstacles matériels et les juge surmontables, est la véritable Espérance. Quand elle juge des autres plus favorablement qu'ils ne jugent d'eux-mêmes, et qu'elle entreprend de leur donner science, espérance et courage en surmontant les signes, la Foi s'appelle Charité. Ces trois vertus, que l'esprit chrétien a nommées le premier, développent tout le contenu du Courage, que les Anciens considéraient seulement sous son aspect négatif. Il est beau de supporter la maladie sans se plaindre ; il est plus beau de vouloir guérir. Il est beau de braver le destin; il est plus beau de vouloir le changer. Il est beau de mépriser le tyran; il est plus beau de le renverser. Il est beau de supporter les sots et les méchants ; il est plus beau de les instruire.

5 - La Tempérance

L'ivresse fait bien voir de quelles action et de quels signes est capable l'organisme humain, dès que la volonté ne le tient plus en bride. Mais il y a d'autres ivresses que celle du Vin. Tout emportement, quelle qu'en soit la cause, est maladroit, absurde et laid. L'homme s'enivre, selon l'occasion, de plaisir, de colère, ou de chagrin. Le

rire est convulsif et contagieux aussi bien que les sanglots. le jeu non réglé arrive promptement à la violence; la danse à corps perdu produit une sorte de délire et de fureur. La déclamation même et la mimique des comédiens vont naturellement à l'enflure et au ridicule. Enfin, dans les conversations ordinaires, le mélange de la timidité et de l'entraînement conduit à parler sans retenue, c'est-à-dire à inquiéter et même blesser les autres, sans l'avoir voulu. Ces fautes, qui laissent après elles de la honte et de cuisants regrets, résultent toutes de l'entraînement ou emportement, auquel s'oppose d'abord cette retenue du corps qui est enseignée par toute gymnastique et qui est le commencement de la politesse.

La politesse est une discipline du corps et de l'esprit qui prévient toute extravagance en soumettant les actes, les gestes et les paroles à la loi de l'usage commun. Le vrai mal de l'impolitesse, qui toujours improvise, est qu'elle arrive aussitôt à la grossièreté, à l'indiscrétion et à l'extravagance, malgré l'intention. La Timidité, qui résulte de ces pénibles expériences, n'est qu'un mal de plus; Le timide est à la fois malheureux et maladroit. La vraie politesse guérit à la fois de timidité et d'impudence.

La modestie est un degré plus profond de la tempérance. On peut être fort poli et occuper les autres de soi. Le modeste évite d'attirer l'attention, ne parle jamais de lui-même qu'avec sobriété, et comme dit La Bruyère « ne se pique de rien ». La modestie ne consiste nullement à se juger soi-même inférieur; l'humilité peut être éloignée de la modestie, comme tout ce qui est affecté (Chanter, Chopin) (je fuyais... nous les battîmes).

La pudeur, la grâce, la simplicité, la dignité sont des nuances de la tempérance, qui dépendent des âges et des situations. Le cynique, le fanfaron, le charlatan, le bouffon, le déclamateur, le bourru, le fantasque sont des personnages toujours plus ou moins méprisés, et peut-être plus redoutés encore que méprisés. Tout le mal des passions vient de l'emportement. Les Beaux-Arts ont pour fin et pour effet de purifier les passions en réglant et modérant l'expression soit par la musique, soit par la poésie, soit par l'éloquence. Une civilisation vaut surtout par les dehors de politesse, de culture et de bon goût qui signifient que l'animalité est surmontée.

6 - *La Sagesse*

« Le bon sens, dit Descartes, est la chose du monde la mieux partagée. » Les uns ont une meilleure mémoire, d'autres une imagination plus vive. Certains hommes savent mieux parler que d'autres. La curiosité, l'occasion, le loisir font que l'un sait ce que l'autre ignore. Mais il n'est point d'homme qui se méprenne sur une démonstration de géométrie dès qu'il en comprend les termes. Et puisque l'ignorance n'est pas sottise, il n'y aurait donc point de sots.

Il n'y a point de sots à proprement parler : un homme a toujours assez d'esprit s'il examine avant de prendre parti, s'il sait ne point décider tant qu'il ignore, et ne parler que sur les choses qu'il connaît bien. En revanche l'esprit le plus brillant et le

plus cultivé tombera dans la sottise s'il parle témérement soit qu'il s'en tienne obstinément à une ancienne opinion sans vouloir faire attention aux nouveaux faits ou aux nouvelles preuves (ex. Goethe contre Newton sur les couleurs) ; soit par infatuation, il tranche et décide trop vite dans une question nouvelle et qu'il connaît mal (Einstein, les non Euclidiens, la grosse Bertha). Descartes, en sa première règle de Méthode, recommande « d'éviter soigneusement la Précipitation et la Prévention ».

La Précipitation dans les jugements est une sorte d'intempérance. De même qu'il faut surveiller et retenir les mouvements et les gestes, de même il faut savoir suspendre son jugement. Cette prudence est d'abord de politesse, et s'oppose à l'esprit de contradiction, qui est un genre d'entraînement. Le ton de l'Importance et du Pédantisme est toujours contraire à la bonne éducation. Mais ce genre de modestie nous préserve aussi de l'entraînement sophistique, qui veut trouver des raisons d'une opinion hasardeuse ; il est plus difficile de revenir d'une erreur que de s'en garder (le mathématicien dont parle Leibniz).

Quelquefois aussi c'est l'ardeur même de la curiosité qui nous fait accepter trop aisément des faits non contrôlés ou des doctrines arbitraires (les rayons N, les canaux de Mars, le spiritisme). Dans ce cas-là, comme dans la peur ou la colère, c'est l'émotion même qui fait preuve. Descartes remarque en ses Principes que notre amour de la vérité est souvent cause que nous la manquons, par une démarche précipitée de l'esprit.

On se garde de précipitation par l'esprit d'examen, le scrupule, l'analyse, le dénombrement, l'ordre ; on remédie aux erreurs de précipitation par la sincérité et la simplicité de l'aveu (Tournier l'helléniste).

7 - La Prévention

L'amour-propre est la cause la plus ordinaire de la prévention. Un homme est en défiance à l'égard d'une prétendue vérité à laquelle il n'a point pensé de lui-même ; aussi la prévention est plus forte à mesure que l'homme est plus savant. Mais il y a pour l'homme moyen une raison plus naturelle de repousser d'abord des doctrines nouvelles ; il ne peut croire que tant d'hommes instruits et curieux se soient trompés ; c'est pourquoi il s'en tient volontiers à l'opinion la plus ancienne. Enfin il faut remarquer que beaucoup de découvertes (les antipodes, le mouvement de la terre) sont tout à fait contraires à ce genre d'évidence que nos sens nous fournissent (ex. nutrition des plantes). (Si l'électricité nous dispensera de travailler.)

Dans l'ordre de la Morale, de la Religion, de la Politique, la prévention en faveur de ce qui est communément accepté, s'explique encore mieux. Car les questions qui se rapportent à ce triple objet sont d'abord fort difficiles ; ensuite chacun peut remarquer qu'un disputeur produit aisément une brillante apparence, mais se trouve bientôt réfuté.

Comme ces doctrines tiennent à nos intérêts les plus pressants, nous sommes excusables de ne point changer d'opinion témérairement, et seulement parce qu'on nous propose une objection que nous ne savons pas résoudre.

Il faut dire aussi que par un effet de l'emportement, la discussion passionnée nous affermit toujours sur ce que nous avons soutenu ; et comme il nous déplait d'être contredits, ainsi nous n'aimons pas les opinions du contradicteur. Aussi les opinions humaines changent toujours très lentement.

Par opposition au bon sens, si difficile à déplacer, on constate chez un petit nombre d'hommes, souvent cultivés, une instabilité des opinions qui est à juste titre méprisée. Nous estimons au contraire un homme qui reste fidèle à ses opinions, même contre son intérêt. Donc, s'il faut choisir, nous préférons un esprit ferme et difficile à ébranler, à un esprit sceptique, qui ne s'attache à rien, ou à un esprit crédule, qui se laisse persuader par toute apparence, et qui est toujours d'accord avec celui qui a parlé le dernier. Pour ces raisons, il est fort difficile de se garder de toute prévention. L'esprit d'examen qui suppose à la fois la fermeté dans les opinions et la liberté dans la critique est fort rare. Il faut être bien avancé dans la science pour comprendre qu'il n'y a pas d'idées vraies à la rigueur ni de démonstration inattaquable (Les non Euclidiens. Si la terre tourne. Si la loi de gravitation est vraie) sans cesser pour cela de tenir ferme contre les sceptiques (ex. Poincaré. Newton attaché à son hypothèse).

8 - L'Esprit Géométrique

La Nature nous offre des spectacles toujours nouveaux et une variété sans fin. Aucune idée n'a jamais pu et ne pourra jamais expliquer complètement l'objet. En ce sens aucune idée n'est vraie. Aussi la Nature a-t-elle d'abord écrasé l'esprit humain; d'où sont nés en tous pays des Religions, des Mythologies et des Contes (les trois états). La plus ancienne des sciences, qui fut longtemps la seule science positive, est la Géométrie, aussi appelée Mathématique, qui ne considéra dans les choses que les rapports les plus généraux et les plus simples, nombres et grandeurs, et les étudia en faisant abstraction de la variété et du changement. La Raison humaine s'est exercée et fortifiée d'abord à considérer cet Univers simplifié, d'abord objet de la recherche inductive, et plus tard reconstruit à partir de quelques hypothèses non ambiguës et de définitions progressivement compliquées. Démontrer, c'est reconnaître, dans une combinaison nouvelle définie, des éléments déjà connus. Les éléments les plus simples sont ou immédiatement compris (Axiomes) ou supposés à la fois d'après l'analogie, et en vue de rendre possibles des démonstrations dont les conclusions sont confirmées par une vérification continue (Postulats).

La Mathématique domine toutes les autres sciences ; de même, selon la doctrine de Comte, une science plus simple et plus abstraite domine toujours la suivante. Mais d'un autre côté, chacune des sciences, Mécanique, Astronomie, Physique et

Chimie, Biologie, Sociologie, se constitue par des observations nouvelles et de nouvelles suppositions.

La force et la masse sont définies en langage mathématique, mais ne peuvent se déduire de la géométrie. La loi d'attraction, de même, et la loi de conservation, et la loi de dégradation. La Biologie, qui dépend évidemment de la Science immédiatement précédente, n'en est pas moins caractérisée par des notions entièrement nouvelles (adaptation ou Mnémé) prises de l'expérience, et qui sont encore loin de la forme mathématique. Pour la sociologie, il est encore plus évident qu'elle ne se réduit pas à la Biologie (Marx) quoiqu'elle en dépende. L'Esprit géométrique se définit par un effort suivi pour retrouver dans toute science, au moyen de suppositions convenables, la précision et la rigueur de la Mathématique. L'erreur propre à l'esprit géométrique est de prendre pour vraies et définitives ses audacieuses reconstructions de l'Univers, et par exemple de croire que la loi de Newton n'est pas moins certaine que les démonstrations d'Euclide.

9 - L'Hypothèse

Le principe de l'Analogie domine toutes nos recherches, méthodiques ou non, puisque nous sommes soumis à cette condition de ramener l'inconnu au connu. L'ignorant conçoit toute chose nouvelle d'après une ressemblance qu'il suppose entre elle et les choses qu'il connaît le mieux. L'Anthropomorphisme est la conséquence de cette méthode, qui soumet l'Entendement à l'Imagination. (La montre : une petite bête.)

L'Analogie véritable est une ressemblance qui échappe aux sens et qui n'est saisie que par l'entendement. Elle consiste moins en une identité de caractères qu'en une identité de rapports. C'est donc une ressemblance plus profonde, et qui laisse subsister les différences (baleine et vache, etc.).

La ressemblance inspire des conjectures plus ou moins ingénieuses et vraisemblables (Mars habitée, les nébuleuses, etc.). C'est la loi d'Analogie qui dicte les hypothèses, suppositions ayant toujours pour fin de retrouver en tous les phénomènes les rapports arithmétiques, géométriques et mécaniques ; l'hypothèse la plus maniable et la plus durable consiste à substituer au phénomène une certaine fonction qui le représente, et qui permet de devancer l'expérience par le calcul. L'astronomie est arrivée à ce point de perfection. La biologie en est encore éloignée et la Sociologie encore plus. Les sciences les moins avancées sont encore livrées aux conjectures et aux lois qualitatives. (Ex. en série de fonctions et de lois.)

Dans les cas les plus favorables, par exemple dans l'Astronomie, personne ne croit que les fonctions ou équations représentent exactement le réel des phénomènes. (Ex. la nutation, la précession.) Ce ne sont que des formules approchées. La remarque s'applique à plus forte raison aux autres sciences. L'homme de jugement ne croit jamais que ses idées sont achevées et définitives, mais il les applique et les

rectifie sans fin d'après les résultats de l'expérience. (Ex. un médecin et les tempéraments.)

10 - Le Savoir et la Culture

L'homme s'instruit par la considération des objets extérieurs, en s'aidant des formes les plus exactes, et sans s'occuper des tâtonnements qui ont marqué les premières recherches (Leibniz. Les dérivées. Les séries). L'histoire des sciences ne joue ici qu'un rôle accessoire, et a toujours pour fin de nous aider à surmonter les difficultés de la doctrine. En matière de science, il n'y a que la dernière découverte qui compte.

Un homme cultive son esprit, au contraire, en ramenant toujours son attention sur l'homme, sur l'inventeur, sur le poète; ce sont les pensées humaines qui l'attirent, et non les vérités de l'ordre extérieur. Un poème vieux de deux mille ans l'éclairera mieux sur le cœur humain que ne ferait un traité de physiologie. Les anciennes erreurs, les superstitions des anciens, les naïves croyances des populations arriérées, toutes choses réduites par la Science au rang des illusions (l'éclipse. La lune et les lunatiques) seront pourtant l'occasion pour lui d'apercevoir quelque vérité concernant la nature humaine (Didon). Dans les études de ce genre, le beau est le premier signe du vrai ; en ce sens toutes les oeuvres d'art concourent à la culture de l'esprit. Mais ces oeuvres écrites et surtout la poésie, y occupent le premier rang. De toute façon, le sens des oeuvres n'apparaît jamais complètement que si l'on connaît leur ordre de succession et les circonstances de Politique, de Religion et de moeurs qui les ont entourées. La Culture est donc à la fois esthétique et historique ; en cela elle s'oppose, sous le nom d'Etudes Littéraires, aux Etudes Scientifiques, qui ne se soucient point du tout du beau, et ne se soucient guère du développement historique, puisqu'elles ont pour fin d'agir sur les choses, d'après l'exacte connaissance de leurs propriétés.

Deux objets se présentent à la curiosité de l'homme ; d'un côté l'ordre extérieur dont notre existence dépend étroitement; de l'autre l'ordre humain, dont notre enfance dépend immédiatement, et qui est toujours parmi les conditions de nos actes, de nos sentiments et même de nos pensées (La chasse. La guerre. L'amour. Les opinions politiques. L'enseignement. L'exemple). L'ordre humain est un objet pour les sciences aussi, mais que la méthode positive commence à peine à aborder (Biologie supérieure, Psychologie, Sociologie) après une longue préparation. C'est donc indirectement, d'après les langues, l'histoire et les grandes oeuvres, que l'on peut prendre quelque expérience de la nature humaine, c.a.d. des passions, des sentiments, des erreurs, des conditions de l'action et de l'organisation. On appelle Utopistes ceux qui prétendent réformer et régler les rapports humains d'après des idées abstraites, sans tenir compte de l'expérience esthétique et historique. Et celui qui n'est que savant est toujours utopiste dans la pratique, parce qu'on ne peut persuader, conseiller, diriger, modérer, instruire les hommes d'après les inspirations de l'Esprit Géométrique, si puissant devant les choses.

L'Esprit de finesse, autant nécessaire que l'autre dans la pratique de toutes les affaires, même industrielles, ne peut se développer jusqu'à la pénétration sans une expérience étendue des choses humaines, c.a.d. de l'ignorance, des tâtonnements, des passions, dont on trouve le tableau dans les mouvements et l'histoire dans les langues et l'expression dans les chefs-d'oeuvre de l'art. C'est pourquoi il est raisonnable que tout homme, pendant le cours de ses études et pendant toute sa vie, réserve une importante partie de son temps à la lecture des poètes, des romanciers, des moralistes, ainsi qu'à l'étude des oeuvres théâtrales, des monuments, des peintures et sculptures, des oeuvres musicales ; ces occupations ont toujours passé pour agréables ; mais il faut comprendre aussi qu'elles sont utiles autant que l'ordre humain conditionne tous nos travaux sans exception (sur le rapport de *Culte* et de *Culture*).

11 - La Justice

La Justice doit être considérée sous deux aspects. On appelle Probité la justice de marchands, qui consiste à tenir ses engagements. Cette vertu heureusement fort commune, et sans laquelle les échanges seraient presque impossibles (crédit, conventions non écrites) est en même temps assez étroite en ce sens qu'elle laisse à chacun le soin de ses intérêts, et n'exclut même pas un certain genre de ruse et de tromperie (Le marchandage) ; mais aussi cela ne va point contre les engagements puisqu'il est entendu qu'en de telles négociations, la vérité n'est point due. Il n'est pas rare de rencontrer des marchands ou des banquiers qui se préoccupent par-dessus tout d'acheter à bon marché et de vendre cher, mais dont la signature et la parole valent comme on dit de l'or. Un paysan, si rusé dans les débats du marché, ne revient pas sur un marché conclu.

Souvent, pourtant, il arrive que l'exécution stricte d'un contrat est manifestement injuste, soit par des événements imprévisibles (la guerre, l'inondation, une épizootie), soit parce que l'un des contractants ignorait la valeur de la chose (kaolin), soit parce que le vendeur ou l'acheteur a évidemment abusé (usure, accaparement). C'est pourquoi, en dépit de ce principe de droit strict (*Summum Jus Summa Injuria*) que le contrat est la loi des parties, les juges réforment quelquefois les contrats. On dit alors qu'ils jugent non en droit, mais en équité.

Equité signifie égalité. Un jugement équitable rétablit l'égalité à la fois entre les contractants (également riches, également informés) et entre les choses échangées. D'où l'on vient souvent à souhaiter un état social où tous les prix seraient de justes prix, c'est-à-dire ceux que paierait un homme raisonnable et bien informé ; où tous les salaires seraient de justes salaires, tels qu'un arbitre impartial les fixerait. Mais on n'a point encore trouvé le moyen de fixer les justes prix et les justes salaires en dehors d'un marché public, où la vente et l'achat sont également libres. (Socialisme.) Sans compter qu'en dehors de la liberté du Commerce, et de l'espoir de s'enrichir (Propriété) les hommes sont indifférents à la production comme au ravitaillement, d'où il résulte une pauvreté générale.

L'individu qui veut aller au-delà de la probité, c'est-à-dire être équitable en tous ses échanges doit agir selon la Règle d'or ou règle évangélique: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même », c'est-à-dire se mettre autant qu'il peut à la place de l'autre et décider s'il conclurait le marché qu'il propose; ce qui conduit à la loi de Charité, aime ton prochain comme toi-même, qui dépasse même l'équité, par la considération, des besoins, des erreurs, des fautes et de la faiblesse d'autrui. (Collectivisme et communisme.)

NOTIONS DE SOCIOLOGIE

1 - *Les six sciences fondamentales*

Les sciences étant rangées dans leur ordre de dépendance, qui est l'ordre du simple au complexe, il apparaît que la Sociologie ne peut se développer comme science sans un avancement suffisant des sciences qui la précèdent, et particulièrement de la biologie. Les lois de la biologie sont certainement les premières lois sociologiques. Par exemple la famille est une unité biologique; les instincts familiaux peuvent seuls assurer la reproduction de l'espèce ; et l'hérédité est le lien le plus naturel et le plus solide entre les générations successives. C'est pourquoi le régime des castes, fondé sur l'hérédité des métiers, fonctions et dignités, est le plus ancien de tous et le plus durable.

Les nécessités biologiques, ou besoins, règlent et expliquent les institutions et les événements. La nourriture et le sommeil sont également nécessaires.

Considérons d'abord la nourriture. Tout ce qui s'y rapporte constitue l'Economique, qui est la partie la plus avancée de la sociologie. La loi de *l'Anté-cédence Economique* exprime que les actions des sociétés humaines, leurs coutumes, et même leurs opinions sont subordonnées à la nécessité vitale du ravitaillement. Les migrations et invasions, les guerres, les révolutions eurent toujours pour causes des famines. Encore aujourd'hui la politique d'un pays dépend étroitement des productions, des métiers et des transports, et la solidarité économique s'étend à toute la terre. Une longue expérience a fait voir que les gouvernements ne peuvent jamais triompher des nécessités biologiques, ni mépriser les producteurs et les marchands. Ces rapports qui furent les premiers connus ont donné lieu à cette vue systématique que l'on appelle le matérialisme de l'histoire d'après laquelle les industries et les métiers déterminent absolument en chaque pays la constitution, les moeurs et même la religion.

2 - *Les croyances*

Le sommeil est nécessaire autant que la nourriture. Et le besoin d'un sommeil tranquille a beaucoup contribué à maintenir les hommes dans les rapports fixes de société les uns avec les autres. La nuit est par elle-même source de terreurs et de perceptions fausses. Et le sommeil est troublé par des rêves qui contribuent encore à faire naître les opinions les plus fantastiques. D'où le besoin de croyances assurées, qui dépasse de bien loin celui de connaissances pratiques propres aux différents métiers et qui se forment d'après l'expérience.

Les sociologues appellent Représentations collectives les opinions inébranlables qui naissent par la réunion périodique des membres d'une société et qui se fortifient par l'Effervescence et la Cérémonie.

D'une part l'imitation et la contagion des émotions confirment les opinions communes concernant les êtres fantastiques. D'autre part, la Cérémonie, origine de tous les arts, règle l'imagination par le cortège, la danse, la musique, l'éloquence et la poésie, créant ainsi des dogmes et des dieux. On comprend que l'incrédulité fasse désordre et scandale, et soit aussitôt sévèrement punie. Le fanatisme et l'intolérance sont aussi anciens que les sociétés.

L'Anthropomorphisme est la règle constante de ces croyances collectives. Toujours l'homme et l'ordre humain, qui sont les plus familiers à l'enfant et à l'homme, fournissent le modèle des êtres et des rapports que l'imagination suppose. (Tabou. Totem.) Et toujours, à côté des métiers, se développe un art qui résiste à l'expérience, et qui prétend dominer les choses par des moyens empruntés à l'art de gouverner les hommes (signes, paroles, menaces, promesses). Cet art est la Magie; et les procédés magiques se retrouvent les mêmes partout chez les peuples primitifs. On appelle Fétichisme ce premier état des croyances collectives.

3 - L'origine des Sciences

Le régime des castes, fondé sur l'hérédité, est le plus ancien de tous. Il a permis le perfectionnement des métiers et l'invention des industries, armes et outils, qui s'est faite presque toute dans des périodes préhistoriques. On peut citer l'agriculture, le feu, la métallurgie, la domestication et le dressage des animaux, l'arc, le moulin, le bateau. L'activité technique semble s'être développée indépendamment de toute connaissance théorique par la seule puissance d'une éducation limitée à un seul objet et qui dut produire des spécialistes étonnants.

L'origine des sciences n'est nullement dans les métiers ; elle se rattache chez tous les peuples à l'observation des astres, qui était elle-même le privilège d'une caste, et qui, liée à un culte, réglait tous les autres cultes, toutes les cérémonies et tous les travaux. L'art de l'orientation et la géométrie semblent s'être développés en même temps ; joints à l'ancienne astrologie, ils donnèrent aux hommes la première idée d'un ordre extérieur, harmonieusement réglé, et absolument indépendant de la volonté humaine. (Lune. Soleil. Planètes. Comètes. Eclipses.) La prédiction des éclipses d'après les archives des prêtres (Chinois. Chaldéens. Egyptiens.) marque la décadence du fétichisme. Toutes les sciences s'orientèrent successivement vers la méthode positive, à l'image de l'astronomie, fille elle-même d'astrologie.

4 - Le Progrès

La naissance et le développement de l'esprit critique par les sciences a beaucoup contribué à changer les croyances et par suite les institutions. Comte a distingué avec raison les trois Etats, Théologique, Métaphysique, et Positif comme déterminant l'évolution de toute société par le progrès des lumières. C'est ainsi que le Polythéisme marque intellectuellement un progrès sur le Fétichisme et le Monothéisme sur le Polythéisme. La Réforme et la Politique des droits de

l'homme correspondent à l'âge Métaphysique, où le critique développe contre toute théologie ses pouvoirs négateurs. Et nous entrons dans l'âge positif, où la science règlera seule les croyances populaires ; nous nous faisons du reste une idée imparfaite de l'état social qui en résultera.

Mais le progrès des Sciences n'est qu'un aspect de l'évolution des sociétés. Les sciences elles-mêmes supposent un certain régime de l'industrie (instruments) et un certain état des mœurs. C'est surtout par les inventions industrielles, plutôt que par le changement des opinions, que la Science a profondément modifié le régime politique, religieux et moral des peuples occidentaux et même de tous les autres. La machine à vapeur a autant contribué que les théories à changer les mœurs et les croyances d'une partie des travailleurs.

Mais l'évolution industrielle est elle-même la suite d'une évolution militaire. Ce sont les invasions qui ont renversé partout le régime des castes. Et nous voyons par l'exemple des Grecs et surtout des Romains, que le développement des institutions militaires, surtout conquérantes, a été profondément perturbateur, par l'égalisation des hommes, ainsi que par le mélange des races et des religions ; mais ces perturbations mêmes conduisaient à l'éveil des intelligences et au développement de l'esprit critique qui devait conduire aux doctrines et aux mœurs plus raffinées de l'époque chrétienne. Le développement du pouvoir spirituel conduisit à une organisation militaire défensive et aux vertus féodales. Il n'est pas douteux que le développement industriel domine dès maintenant l'organisation militaire, et a profondément modifié les mœurs et les croyances. L'industrie et le commerce créent de nouvelles puissances (Ploutocratie. Banquiers. Capitaines d'industries.) et rejettent les masses au prolétariat inorganisé. Par ces changements les relations internationales se multiplient et l'Unité humaine se réalise, quoique l'organisation militaire, la religion et même le régime des castes (races) réagissent encore puissamment.

5 - La Religion de l'Humanité

Le culte des morts, qui est aussi ancien que les hommes, se développe au lieu de s'éteindre, par la vénération commune des représentants éminents de l'espèce, poètes, moralistes, savants ou chefs. Le culte qui s'étend à toutes les belles oeuvres et s'applique de plus en plus à les conserver, assure la continuité du progrès humain. « L'Humanité, dit Comte, se compose de plus de morts que de vivants. Les morts gouvernent les vivants en exerçant sur nos sentiments et sur nos pensées, par la culture esthétique et morale, une action régulatrice (le poids croissant des morts). » On peut concevoir d'après cela un avenir dans lequel le culte se réduira à la commémoration des morts, naturellement tous grandis par le souvenir et par la piété. L'art et la Religion reviendraient ainsi à leurs origines, le Grand Etre, « le plus vivant des êtres connus » serait alors l'objet commun de toutes les cérémonies et le principe de tous les devoirs. Cette évolution était annoncée déjà par la révolution chrétienne et par l'organisation catholique,

auxquelles il n'a manqué qu'un corps de doctrine démontrable, soit par le raisonnement, soit par l'expérience, pour fonder la République Universelle.